

Voyage avec Saint-Denys Garneau

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1993). Voyage avec Saint-Denys Garneau. *Liberté*, 35(4-5), 210–215.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

VOYAGE AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

Le 2 juillet 1937, Saint-Denys Garneau quitte Montréal pour Southampton à bord de l'*Ascania*. Une amie m'a raconté la sensation d'éblouissement que pouvait donner, dans l'autre sens, l'arrivée en bateau sur le continent nord-américain. L'entrée dans le golfe Saint-Laurent, particulièrement, où l'odeur des forêts l'avait assailli à la hauteur de Gaspé, lui avait procuré une joie sauvage. Quels étaient les sentiments de Saint-Denys Garneau tandis que l'*Ascania* touchait les côtes de l'Angleterre ? *Regards et jeux dans l'espace* a paru un peu plus tôt cette année-là. Garneau a vingt-cinq ans. Ses amis ont fait — certains plusieurs fois — le pèlerinage en Europe et il est dans l'ordre des choses que ce fils de bonne famille le fasse à son tour. Pourtant, la décision de partir n'est pas uniquement dictée par un déterminisme de classe. Ce voyage, Saint-Denys Garneau l'a voulu, l'a préparé. Il part — heureux, peut-être.

La traversée met dix jours. Le 12, il est à Southampton. Le 16, à Toulouse. Il s'arrête à Lourdes. « Bonsoir moi-même. Je vais prier la Vierge¹. » Dans la lutte avec le moi gonflé de la jeunesse, Saint-Denys Garneau en

1. *Journal*, in Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, édition préparée par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, PUM, 1970, entrée du 15 novembre 1935, p. 410.

appelle au secours de la prière, et, si on peut s'étonner de voir ce solitaire se mêler à la foule des pèlerins, le lieu n'en exerce pas moins un attrait suffisamment fort auprès des catholiques pour que Garneau ait envie d'y passer. Le dimanche 18, il est à Paris.

La fenêtre maintenant grande ouverte découpe l'image d'une ville dont Julien rêve depuis longtemps ; le quai Voltaire, la Seine, le Louvre et, sur tout cela, une lumière tamisée, comme une douceur incertaine².

Les circonstances auraient dû faire de ce voyage une réussite ou, pour le moins, un complément à une éducation toute tournée vers le vieux continent et dont l'euro-péanisme de *La Relève* se faisait l'écho. Au hasard des allées et venues de ses amis, Saint-Denys Garneau achète des disques, des livres et des revues européennes. Il a lu Jouve, Péguy, et Baudelaire. Il a lu Mauriac, qu'il n'aime pas, et, tributaire en cela d'un certain messianisme, croit que le Canada français doit prendre appui sur « la partie la plus saine de la France du XVII^e siècle³ ».

Mais, à Paris, Garneau est anéanti. Au défi que pose son œuvre singulière s'ajoute désormais, même pour ses amis, la difficulté de comprendre les mobiles qui ont présidé à un rejet aussi virulent d'une des plus belles villes du monde.

Tout se passe comme s'il n'avait pas le droit de regarder Paris, de le sentir vivre sous son regard et de le trouver délectable, quelqu'un d'extrêmement puissant lui ayant

2. Anne Hébert, *L'enfant chargé de songes*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 10.

3. Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, lettre à Jean LeMoyne datée de janvier 1934, Montréal, HMH, 1967, p. 104.

*interdit en songe tout plaisir et toute joie hors de l'enclos étroit de l'enfance*⁴.

Même si le Julien d'Anne Hébert n'est pas Garneau, il reste que les rapports singuliers que les Canadiens français ont entretenus avec la capitale française ont laissé de nombreuses traces dans la littérature d'ici. Mais dans l'échec sur lequel devait se terminer le voyage de Garneau en Europe, « pure niaiserie », comme il le dira par la suite, je veux croire que c'est moins Paris qui est en cause que la présence envahissante de la ville, de surcroît étrangère ; moins l'enfance que la nature du voyage, où Garneau n'aurait vu qu'intrusion violente de contingences matérielles jusque-là confinées à la frange de son existence. Pour qui veut tout donner à la vie spirituelle — et n'y arrive pas —, le monde matériel ne trouve sa place que par « un jeu de bascule », source de « juste tension », d'équilibre précaire, « impondérable », qui permet au peintre et au poète d'arpenter le paysage d'une manière plus spirituelle que géographique.

*Voici l'espace que j'habite. Je m'y meus avec liberté et ma mesure lui est imposée, est imposée à sa grandeur, ma façon de parcourir l'étendue et de rejoindre l'horizon, de m'orienter, d'accrocher les points cardinaux, et de pratiquer entre les nuages des passages pour la lumière*⁵.

Dans ces circonstances, à quoi bon se déplacer ? Chez Garneau, viscéralement incapable de s'étourdir dans le brouhaha des gares et des valises à boucler, le voyage est lent, douloureux — immobile.

*

4. Anne Hébert, *op. cit.*, p. 11.

5. Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, p. 467-468.

Pourtant, en pays méditerranéen, où j'aurais aimé l'emmener, l'immobilité de midi est douée d'une vie spirituelle palpable. Les façades sont closes, les commerces emmurés derrière leur rideau de fer ou leur porte de bois, tandis que le soleil aplatit les ombres et cuit les pierres avec obstination. Les portes des demeures restées ouvertes découpent des rectangles de pénombre où se devine parfois une silhouette, un homme assis derrière une table recouverte d'une toile cirée qui luit dans le contre-jour, une femme et un plat de haricots, le couteau qui heurte le grès avec bruit.

Une voix monte, venue on ne sait d'où.

C'est la voix d'une vieille femme, voix légèrement éraillée mais juste, qui traverse les rideaux de perles, descend des façades blanches après avoir quitté des pièces lointaines et sombres où la fraîcheur du matin s'est réfugiée. La voix chante. Que chante-t-elle ? Cela importe peu. Un air étrange, en dialecte, avec une dominante en mineur, qui monte et redescend comme une supplique aux dieux indifférents, une offrande sur le pas des demeures.

Ce jour-là, la voix serait la seule vie dans les ruelles d'Agrigente qui, semblables au lierre entêté sur le mur des fermes, montent, bifurquent devant un mur aveugle, dévalent de larges escaliers pour reprendre leur ascension vers la cathédrale — promesse invisible — qui domine la vieille ville.

Là, tournant le dos aux temples qui étalent en bas leurs ruines, nous aurions buté sur les battants fermés de la grande porte et nous serions assis sur le talus qui longe le flanc gauche de la cathédrale pour regarder longuement les champs brûlés par l'été. Le bruit soudain d'une cavalcade serait venu troubler nos rêveries : cinq ou six chèvres dévalent la pente dans un fracas de cailloux et de branches cassées pour ensuite disparaître dans les fourrés. À ce moment et sans pouvoir nous en expli-

quer la cause, nous aurions éprouvé une grande tristesse, comme si le monde venait juste de prendre fin et qu'il n'en restât plus qu'une boîte vide, mue pour encore un peu de temps par son ressort — pure illusion.

Beaucoup plus tard, beaucoup plus au nord, nous aurions vu, au palais Barberini, un petit tableau de Martino Piazza da Ludi qui aurait éclipsé tous les plafonds peints de Rome. La Vierge esquisse un mouvement de recul devant l'enfant Jean-Baptiste que vient lui présenter Élisabeth. Cette Vierge mélancolique, alors qu'Élisabeth est rayonnante, cette tristesse dans la maternité, nous auraient émus et fait oublier les objets qui encombrant le tableau. Une pomme où une mouche est posée. Un plat d'écrevisses et d'autres crustacés qui composent une nature morte. Le Livre aux fermoirs de fer, où tout est écrit. Mais l'Enfant Jésus, à la tête fripée de petit vieillard, tient un frêle crucifix de bois et lève déjà les yeux au ciel.

La Madone de Ludi a les joues pleines d'une jeune fille qui prend la mesure de sa solitude avec étonnement. Le génie de l'artiste est d'avoir peint non l'étonnement, mais la tristesse qui lui succède et, avec elle, le refus — ici, un mouvement de recul — des visites, des sourires, de l'urbanité, tous baumes, masques, mensonges, auxquels la Vierge, accourue chez sa parente sitôt l'ange parti, cédait encore il y a quelques mois. Et Garneau, incapable de se détacher du tableau, aurait approuvé de la tête.

Car si le monde est double, matériel et spirituel, le tableau de Ludi l'est aussi, qui trouve un équilibre fragile en fondant les conventions picturales de deux genres pour opposer l'au-delà et l'ici-bas. Doubles aussi, les rapports humains qui oscillent entre l'étreinte et le rejet. Comme est double le voyage qui procède de la reconnaissance et de la découverte, sorte de quête, où le défilé

des paysages et des gens n'a de sens que s'il s'accompagne d'un tâtonnement intérieur.

Par la suite, nous serions allés au palazzo Ruspoli et aurions déambulé parmi les beautés de la collection Ludovisi, plus sensibles à la lumière délicate qui tombe avec à-propos sur les bronzes et les marbres admirés par Rilke qu'à la richesse de l'art antique. De salle en salle, nos pas nous auraient conduits à Arès, calme, le genou plié avec naturel, l'épée à moitié enfouie sous un drapé qui ne sert qu'à mettre en valeur la nudité du corps. Et nous aurions fait nôtre cet Arès serein, que les affaires de la guerre n'agitent plus.

Alors, nous aurions eu envie de croire que l'harmonie du corps et de l'âme était possible et qu'il n'y avait qu'à attendre les moments de grâce, même si l'intervalle, où la grâce fait défaut, n'était qu'une suite de déséquilibres douloureux. Que le voyage est encore la meilleure façon de se débarrasser d'une subjectivité encombrante ; le moi menaçant et vil se frotte à l'étranger, il s'efface, s'adoucit, devient un filtre par où passent les couleurs du monde. Et que partir, enfin, garde à jamais d'écrire ces vers :

*L'eau sanglote, qui glisse le long de la gondole,
L'eau fit rose et d'or un couchant indolent,
Et le souffle attiédi du soir ondule, lent
Comme un encens, autour de Venise, l'idole⁶*

les vers d'un très jeune homme, qui ne soupçonnera jamais les voyages qu'il aurait pu faire.

6. Saint-Denys Garneau, « Juvenilia » dans *Œuvres, op. cit.*, p. 101.